

Les arts de l'espace. Écrits et interventions sur l'architecture
de Jacques Derrida

Guylaine Massoutre

Numéro 253, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79768ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (2015). Compte rendu de [*Les arts de l'espace. Écrits et interventions sur l'architecture* de Jacques Derrida]. *Spirale*, (253), 57–58.

Choralies architecturales

PAR GUYLAINE MASSOUTRE

LES ARTS DE L'ESPACE. ÉCRITS ET INTERVENTIONS SUR L'ARCHITECTURE

de Jacques Derrida

Textes réunis et édités par Ginette Michaud et Joana Masó ; collaboration de Cosmin Popovici-Toma
La Différence, 398 p.

« *P*enser l'expérience de l'espace », tel est le propos des essais de Jacques Derrida sur l'architecture, interventions multiformes qui ont eu lieu entre 1984 et 1997. Nécessairement, il y pratique ce questionnement si fécond de sa philosophie, tâche du philosophe dans la cité, mais il y ajoute les propositions de « *l'inanticipable altérité* » qu'il a voulu tenir dans le discours et hors du discours. Quoi de plus désirant que cet appel des mots, désignant à la fois une action et l'espace concret où s'ancrent les métaphores derridiennes, philosophie d'une époque, notre époque de critique, de dé-construction et de reconstruction ?

Art, politique, démocratie, mémoire, langage, pensée des ruines : comment « *ouvrir le calcul, le projet, le programme, la règle, la norme, la répétition, etc, sur ce qui doit rester incalculable* » ? Quels gestes poser ? L'ouvrage commence par un lexique, avec ces outils nécessaires autant à bâtir qu'à conceptualiser : « *capture* », « *confins* », « *façade* », « *habiter* », « *naviguer* », étranges fragments d'un labyrinthe qui hante le discours. Déconstruire, oui à la « *pensée de la voie, du frayage d'un chemin qui, sans savoir où il va, inscrit ses traces* ». Ainsi, « *écrire est une manière d'habiter* ».

Quelle manière, sinon un « *passage* », à la fois « *topographique et topologique* », un « *avoir-lieu* » ? Quelle en est la politique postmoderne ? C'est l'effondrement de la

tour de Babel, la non-maîtrise acceptée, la pensée philosophique cédant l'hégémonie à une pensée architecturale non saturée, celle qui crée et créera encore des lieux où le désir peut circuler.

UNE PÉRIODE D'EXALTATION

Invité dans diverses universités, s'exprimant en plusieurs langues, Derrida construit un réseau qui ouvre ce faisant sa pensée aux perspectives du lieu, adéquation du moment et de l'objet. Cette écriture, comme n'importe quelle autre, n'est pas « *phonocentrique* », précise Derrida, ni aphasique, ni pure, ni nostalgique, mais maintenue unie dans sa dispersion par la mémoire. L'œuvre qui, selon Derrida, y correspondra le mieux est « *intempestive* », « *anachronique* », « *maintenue sans maintenant* ». On trouvera donc dans cet ouvrage de mélanges les rencontres, leurs dates et circonstances ainsi que leurs mises en contexte, de Derrida avec les Peter Eisenman, Christopher Norris, Bernard Tschumi notamment, qui ont œuvré et bousculé

« *Ce qui a lieu, c'est le lieu* ».
Mallarmé, *Un coup de dés
jamais n'abolira le hasard*,
cité par Derrida.

leur discipline, contribuant à revoir en profondeur les finalités externes de l'architecture issues du logocentrisme traditionnel (la beauté, l'utilité, l'esthétique à la Le Corbusier, etc).

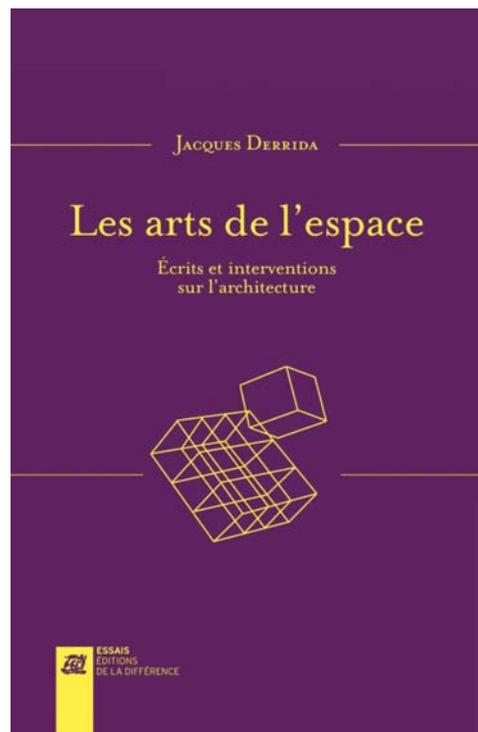
Recueil participant à l'œuvre complet de Derrida, pensées élaborées dans la diversité d'interventions réflexives dans des domaines concrets de création, le livre pose entre autres l'intéressante question du rapport de l'architecte comme du philosophe à la simulation divine. Intéressant d'y voir convoqué Libeskind, musicien et architecte du Musée juif de Berlin comme de la reconstruction du World Trade Center à New York, et, grâce à des correspondances élaborées entre Derrida et Eisenman, autour du chantier de La Villette (1985-1989), puis entre Derrida et Libeskind (1991-1993), de lire comment, dans un texte de 1977, a cheminé la pensée de Benjamin sur le verre, matériau « *pauvre* » réputé sans traces et figurant « *un vide dans le mur solide* », mais dont on sait pourtant l'utilisation grandissante de nos jours.

Présence/absence. Si Derrida se méfie des oppositions couplées, il faut lire son regard sur Prague, en 1991, dans un pays nouvellement scindé. Revenant à Kafka et par là au mythe de Babel et à la communauté vivante qui s'y inscrit jusqu'à saturation de l'ensemble, et donc à la dette qui en ce mythe assujettit les nouveaux bâtisseurs à la responsabilité collective, Derrida interroge les sédiments de la ville et imagine une étonnante prosopopée qui plaiderait pour l'ouverture de la ville reconstruite à un avenir qui la transfigure. « *Démocratie à venir* » : comment inventer une *pólis* qui ne signe pas sa propre fin ?

Même question posée à propos de Berlin, dans ce délicat rapport entre germanité et judéité, où New York est un pôle, comme Jérusalem un autre pôle. À une époque où la Shoah passe pour la fin de l'histoire, Derrida en 1992 interroge Libeskind sur ce qui, au-delà de la mémoire, fait référence à l'indicible, à la partie « *scellée et inaccessible* » de son musée berlinois. Qu'y a-t-il d'absolument singulier, s'il est bien irremplaçable, dans un tel musée ? Tension entre marxisme et sionisme, entre le vide inscrit dans le lieu et le vide constitutif d'un tel lieu, « *le lieu comme possibilité non anthropologique et non théologique pour que ce vide ait lieu* » pousse les architectes à penser une « *irremplaçabilité* » qui serait « *itérable* », tension

parlant de Prague par Kafka. Pour le philosophe, la question de la « *khôra* », « l'autre » qui n'est pas soumis à la moindre logique – « *ma* » oriental, « *dis-* », « *ab-* », « *espacement* » –, terme qu'il emprunte à Platon et que Kafka revivifie, désigne, avec une radicalité qui ne cesse de générer une pensée cherchant l'au-delà du désastre, « *la neutralité* », « *lieu où non seulement la neutralisation mais aussi la résistance à la neutralisation pourraient avoir lieu* ». Une rencontre de congrès, inédite en français, entre Derrida, Kurt Forster, Akira Asada et Win Wenders à Berlin et à propos de Berlin, en 1991, formule les questions énormes qui se posaient après la chute du mur et les consultations internationales qui furent engagées pour les résoudre concrètement.

Dans le livre, huit photographies en couleur de plans et maquettes illustrent certaines réalisations qui participèrent à ce creuset d'intenses stimulations. Par ailleurs, dans les documents et les notes, on trouvera de quoi s'informer sur les querelles institutionnelles et individuelles qui traversèrent ces chan-



notamment, par le « *pli de writing architecture* », ce réseau de sujet/objet qui fait texte dans toutes les disciplines. Aucun doute que l'ouvrage participe aux *Chora L Works*, où la transdisciplinarité compose un vaste objet aux lignes mouvantes, faits et gestes de relecture.

Entre angoisse et optimisme, désirs et réalités, ici et ailleurs, se dégagent les notions d'« *habitation terrestre* », « *anywhere* », « *Unheimlichkeit* », « *Uncanniness* », « *Homeliness* », « *Homelessness* », « *architecture* » – que Derrida aurait aimé voir remplacé par « *faxitecture* » (« *fact* » et « *faux* ») –, kaléidoscope de mots irréductibles les uns aux autres, qui forment une certaine « *hospitalité* ». Les mots s'accordent en coexistence, politesse et dépolitisation, qui viennent pluraliser, illimiter les espaces (« *room* », « *place* », « *location* », « *space* », « *Raum* », « *Räumlichkeit* »). Un certain tremblement de l'espace advient, qui fait de l'architecture autre chose qu'une substance immobile, inamovible, solide, monumentale. Elle est à la fois fragile et remplaçable, singulière et itérative. Elle conçoit de refuser de se faire prendre par le temps, par la bonne conscience, par n'importe quel formalisme. Ce lieu bâti est devenu « *any* » dans « *anywhere* ». Les enjeux demeurent époustouffants, et le réel les met sans cesse à l'épreuve. ┘

La pensée philosophique cédant l'hégémonie à une pensée architecturale non saturée, celle qui crée et créera encore des lieux où le désir peut circuler.

paradoxe qui a un sens, disons, en simplifiant pour relancer l'invention de la différence.

TRANSDISCIPLINARITÉ

Relier Celan à Mies van der Rohe, comme le dit Libeskind, passe chez Derrida

tiers de pensée, empêchant ou bouleversant l'expérimentation nécessaire. Pensera-t-on, en lisant, à cette part utopique qui féconda l'après-guerre, étendue à la postmodernité ? Derrida y répond dans un échange de 1993 avec Eisenman, en parlant de « *l'auto-affectation* » des disciplines, l'architecture